



BOSTON, NAISSANCE D'UNE NATION AMÉRICAINE

[PAR CHRISTIAN LOUBET, PROFESSEUR EN HISTOIRE MODERNE ET DE L'ART MODERNE]



1606, le roi Jacques I^{er} entérine la charte de la Compagnie de Virginie pour établir une colonie en Amérique sur le territoire abordé en 1584 par Walter Raleigh (baptisé ainsi en l'honneur de la reine "vierge" Elisabeth). John Smith, chef du premier contingent de colons, fonde Jamestown dès 1607 dans la baie de Chesapeake. En Grande-Bretagne, Jacques I^{er} impose alors l'Église anglicane. Les catholiques tenteront de le renverser (Conspiration des poudres). Les autres courants réformateurs sont persécutés. Des réfractaires dits "puritains" décident de fuir vers une terre promise pour y vivre libres. Certains, séparatistes, passent à Leyde dans les Provinces-Unies, où ils rencontrent des Hollandais aspirant au même exil (1608).



VUE DE BOSTON ■ D.R.

Du Mayflower au Massachusetts

C'est finalement un groupe de 102 personnes dont 35 Anglais qui embarque à Plymouth sur le Mayflower le 6 septembre 1620, vers un territoire dans la baie d'Hudson que la Compagnie de Virginie leur a concédé pour sept ans. Une tempête les contraint à débarquer sur la côte orientale beaucoup plus tôt que prévu : ils estiment alors la concession inadéquate et organisent à leur guise le cadre légal d'une nouvelle colonie indépendante, pendant une escale d'un mois sur le cap Cod, au lieu-dit Provincetown (du 11 novembre au 16 décembre). Ils s'établiront en face, à New Plymouth. Le *Mayflower Compact*,

“ Le *Mayflower Compact*, texte fondateur – prélude à la Constitution américaine – est signé par 41 passagers, les Pères pèlerins. ”

texte fondateur – prélude à la Constitution américaine – est signé par 41 passagers, les Pères pèlerins. Se considérant comme une majorité (masculine), ils s'octroient le pouvoir. Le document original, perdu, est connu par la transcription de William Bradford dans son *Journal* (1621-1647, conservé à la bibliothèque d'État). Signataire, il sera plus tard l'un des premiers gouverneurs de la Colonie.

“Au nom de Dieu, amen. Nous soussignés, loyaux sujets de notre respecté souverain Jacques, par la grâce de Dieu Roi de Grande-Bretagne, de France et d'Irlande, défenseur de la foi (...) ayant entrepris, pour la gloire de Dieu, pour la propagation de la foi chrétienne, et l'honneur de notre roi et de notre pays, un voyage pour implanter Première Colonie dans les régions septentrionales de Virginie, par la présente nous convenons solennellement ensemble, devant Dieu et devant chacun d'entre nous, de nous constituer

en un corps politique civil, pour notre administration et sauvegarde et par delà, aux fins susdites ; et en vertu de cela de nous conformer, de décider et de concevoir à l'occasion des lois, ordonnances, actes, décrets et obligations, aussi justes et équitables qu'il semblera à propos et convenable d'adopter pour le bien public de la Colonie, et auxquelles nous promettons toute la soumission et l'obéissance requises.”

Pendant la traversée de 66 jours, dans des conditions très difficiles, il y avait eu plusieurs morts et deux naissances. Mais l'hiver est terrible et la moitié des arrivants succombe aux assauts des maladies et des Indiens. Si les farouches Algonquins les attaquent, ils trouvent toutefois le soutien des Wampanoag qui leur apprennent la culture du maïs. En novembre 1621, les survivants célèbrent l'anniversaire de l'arrivée dans un repas d'action de grâce où ils convient des Indiens. On y fait griller avec le maïs de la dinde sauvage et de la morue. Cet événement est célébré le 4^e jeudi de novembre dans tous les États-Unis (Thanksgiving Day). Le Mayflower est déjà reparti vers l'Angleterre le 5 avril 1621, où il est démonté deux ans plus tard.

Les colons développent d'abord une économie de subsistance dans un ordre social très rigoureux. En 1624, le pasteur Blackstone s'installe en ermite sur trois collines (Trimountain) de la péninsule de Shawmut. Un groupe ultrarigoriste du village de Salem lui rachète ses droits et fonde en 1630 la Colonie de la baie de Massachusetts autour de la cité sur la colline baptisée Boston (du nom d'une ville anglaise du Lincolnshire). John Winthrop en est le premier gouverneur. Les centres culturels de Cambridge et de Harvard sont fondés



LA MAISON DE PAUL REVERE ■ S. GOURRIER

dès 1636 tandis que des milliers de puritains arrivent d'Europe fuyant une intolérance... qu'ils vont pourtant instaurer sur cette terre à leur profit. Une certaine prospérité se manifeste autour de la pêche, également des échanges avec les Caraïbes et surtout des chantiers navals fondés vers 1670. Les Indiens Massachussets autochtones sont spoliés sans scrupule, décimés, réduits en esclavage ou contraints à la fuite. La traite amène vite une population servile (cependant bien moindre que dans les plantations de Virginie).

Le puritanisme intransigeant se manifeste d'une façon extrême dans l'affaire des "sorcières" de Salem en 1692. Une vague d'hystérie collective déferle sur la région à la suite des accusations portées par 8 femmes dont la fille et la nièce du pasteur (contaminées) ! Sur 300 suspects interrogés et souvent torturés, on en pend une vingtaine. Mais un juge sollicité et obtient enfin que l'on apporte des preuves matérielles de la culpabilité et, la fureur populaire s'étant calmée, l'affaire fait long feu. Les compte-rendus des procès sont conservés à la bibliothèque Philips. L'histoire inspire des romans, des pièces (Arthur Miller, 1953) et des films (comme celui de Raymond Rouleau avec Yves Montand et Mylène Demongeot en 1957).

On a tenté d'expliquer une telle folie collective par l'hypothèse d'une épidémie d'ergotisme (hallucinations liées à un parasite du seigle). Ce "mal des ardents" s'exprime en effet

“ Avec 25 000 habitants, Boston est en 1750 la plus importante ville d'Amérique anglaise. ”



BATEAU DE L'USS CONSTITUTION ■ S. GOURRIER

par des symptômes qu'on attribuait dès le xv^e siècle à la sorcellerie et à la possession démoniaque. Au début du xix^e siècle, le jeune poète Nathanaël Hawthorne se découvre un ancêtre magistrat à charge des présumées sorcières. Il écrit à Boston en 1850 l'un des premiers romans de la littérature américaine : *La Lettre écarlate* (inspiré par une étrange maison de la région). Il y stigmatise violemment l'intolérance et l'hypocrisie de la société puritaine locale vers 1650. Aujourd'hui, il existe à Salem (40 000 habitants) une Ligue des sorcières (800 membres) qui arborent parfois un déguisement "gore", et revendiquent la dignité des "six millions de sorcières païennes et panthéistes du monde". Elles organisent des rituels et proposent des services "magiques". Sur l'emblème de la ville, on distingue la silhouette d'une sorcière à cheval sur son balai !

De la Tea Party à la bataille de Lexington

Avec 25 000 habitants, Boston est en 1750 la plus importante ville d'Amérique anglaise. Après la ruineuse guerre de sept ans, le Parlement anglais (où les Américains n'ont aucun représentant) décide en 1763 de surtaxer les produits envoyés aux colonies (comme le verre, le papier, le plomb ou surtout le thé qui prend une valeur emblématique). On remplace le thé,

symbole de la tyrannie, par d'autres infusions ou du thé de contrebande acheté aux Hollandais. Le mécontentement s'aggrave. En 1770 des soldats anglais agressés tuent cinq Bostoniens (on parlera d'un massacre). Ainsi George III, par le Tea Act

du 10 mai 1773, impose le monopole de la Compagnie des Indes sur la vente directe à ses prix, détaxés. Dès le 28 novembre, trois vaisseaux chargés de thé s'installent dans le port de Boston sous protection militaire. Les négociations pour un compromis entre le gouverneur de la colonie, Hutchinson, et le leader des marchands locaux, Samuel Adams, échouent. Le 16 décembre, une foule déguisée en Indiens pille les trois navires (Dartmouth, Beaver et Eleanor) et jette à la mer 342 caisses de thé (d'une valeur d'un million de dollars actuels). Les soldats anglais ne bougent pas. Mais le gouvernement ferme le port et impose des



STATUE DE PAUL REVERE ■ S. GOURRIER

lois punitives (coercition) jugées intolérables par les colons. Dès lors un mouvement de résistance générale se développe dans les treize colonies qui délèguent 55 représentants au Congrès de Philadelphie pour définir leur "droit à la vie, la liberté et la propriété". Ils refusent "toute imposition sans représentation (parlementaire)".

En réaction à la pression fiscale anglaise, l'organisation des Fils de la Liberté provoque des actions de rébellion à New York comme à Boston. Samuel Adams et John Hancock (futur gouverneur du Massachusetts) les appuient. Parmi eux, il y a beaucoup de membres de la classe moyenne comme le franc-maçon Paul Revere (1735-1818), orfèvre, graveur de monnaie et fondateur de cloches. Le 18 avril 1775, le général Thomas Gage, nouveau gouverneur militaire, envoie un vaisseau de nuit pour aller confisquer les munitions du Comité des patriotes qu'il a débusquées dans des caches aux environs de Boston, à Lexington et à Concord. Le sacristain de l'Old North Church, qui a vu le bateau, allume les lanternes du clocher pour alerter ses amis. Paul Revere saute alors sur son cheval pour aller prévenir sur place, à 35 km, Hancock et Adams avant l'arrivée des Anglais. Il parvient

à Lexington, non sans difficulté, vers 2 h du matin. Il est ensuite retenu par une garnison anglaise avant de pouvoir rejoindre Concord, mais il réussit à faire passer l'information. Il

“ La Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 débouche sur la Constitution des États-Unis d'Amérique (1788-1791). ”

devient une figure légendaire après sa fameuse équipée nocturne (*Midnight Ride*), célébrée par les poètes et les peintres. "Écoutez bien mes enfants, et vous entendrez la chevauchée de minuit de Paul Revere" écrira en 1861 Henry Wadsworth Longfellow dans un long poème exalté, enseigné dans les écoles.

Les Red Coats (tuniques rouges) sont accueillis par des milices populaires de plus en plus nombreuses.

Ces *minutemen*, commandés par le capitaine Parker, tiennent les Britanniques en échec. Au final, 273 Britanniques périssent, disparaissent ou sont blessés contre seulement 95 colons. Sur le chemin du retour vers Boston, qu'elles occupent, les troupes anglaises sont harcelées par des insurgés, en embuscade. Le gouverneur Thomas Gage garantit en vain une amnistie à ceux qui manifesteraient leur loyauté à l'égard de la Couronne – sauf Hancock et Adams. La bataille de Lexington-Concord a une charge symbolique importante : premier affrontement armé de la guerre d'indépendance, elle est toujours célébrée de nos jours dans le Maine et le Massachusetts (Patriots Day, avec reconstitution de la bataille sur place, le 3^e lundi d'avril).

La guerre d'indépendance commence à Boston par les escarmouches de 1774 et prend son importance l'année suivante à Charlestown, près de Boston, dans la bataille rangée dite de Bunker Hill, le 13 juin 1775, où les Anglais perdent un millier de soldats, le double des insurgés. Malgré cela les forces britanniques enlèvent la redoute de la colline de Breed's Hill au troisième assaut. Replié sur Boston, le général Washington (futur premier président des États-Unis) réussit avec 12 000 miliciens à occuper la ville après neuf mois de siège (17 mars 1776). En juin une véritable armée de 17 000 hommes est opérationnelle sous son commandement. La guerre va faire rage jusqu'au traité de Paris en 1783, avec l'appui d'un contingent français. La Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 débouche sur la Constitution des États-Unis d'Amérique (1788-1791). À Boston, de nombreux monuments témoignent de ces événements au long des 7 km de la *Freedom Trail* (piste de la liberté).



MASSACHUSETTS STATE HOUSE ■ S. GOURRIER



FANEUIL HALL, OÙ SAMUEL ADAMS A TENU DES DISCOURS ■ S. GOURRIER

IMAGES DU MONDE DANS LA VILLE : LES BEAUX-ARTS À BOSTON

Isabella Stewart (1840-1924), fille d'un magnat de l'acier, partage avec son mari, le businessman Jack Gardner, le goût de la collection. À chaque voyage en Europe, ils investissent judicieusement en achetant des œuvres rares (de Giotto à Rembrandt). Henri James (l'auteur célèbre des *Bostoniennes* en 1886) lui présente John Singer Sargent et James Whistler, qui a souligné son air altier dans un portrait. Figure à la mode, elle se déplace souvent tenant en laisse une panthère. Elle est aussi très liée aux milieux de la danse et de la musique des deux côtés de l'Atlantique. Après la mort de son mari en 1898, elle se consacre à sa **fondation** "C'est mon plaisir" qui ouvre en 1903. Elle la lègue à la ville pourvu qu'on y conserve son installation.

Au milieu de l'avenue Fenway, un surprenant bâtiment néo-Renaissance de type vénitien (inspiré du palazzo Barbaro) est réalisé par l'architecte W. T. Sears. "Une perfection esthétique" selon William James. Il comprend 2 500 objets exposés dans un désordre très personnel, dans une dizaine de salles. Whistler, Degas, Sargent, Matisse (*La Piscine*) voisinent avec Raphaël, Titien et Véronèse. Sous le *Christ portant la croix* de Bellini, un bouquet de violettes évoque chaque année l'époux mort peu après cet achat. Le 18 mai 1990 des cambrioleurs déguisés en policiers volèrent 13 chefs-d'œuvre dont trois Rembrandt et le *Concert* de Vermeer, jamais retrouvés.

À **Cambridge**, sur la rive ouest de la Charles River, se dressent les bâtiments du Massachusetts Institute of Technology et de l'université d'Harvard (fondée dès 1636), la plus grande des États-Unis (du nom du théologien John Harvard



qui avait cédé ses biens à l'université en 1638). C'est une véritable ville avec 500 bâtiments, une centaine de bibliothèques et neuf musées. En 1963, Le Corbusier y a édifié le Carpenter Center for Visual Arts. 7 présidents et 39 prix Nobel sont passés par Harvard. Dans ces campus, on a inventé entre autres la machine à coudre, le téléphone, le micro-ondes et l'ordinateur. Mais les précieuses collections d'arts plastiques sont concentrées dans un trop petit espace (actuellement en extension) au **Fogg Art Museum**. Comme à la fondation Gardner, on a voulu reconstituer d'abord une ambiance européenne ancienne : deux étages se disposent autour d'une cour centrale qui reproduit le cloître toscan de Montepulciano (Morris Hunt, 1895). Les chapiteaux romans du rez-de-chaussée viennent de Moustiers en Bourgogne. Plus tard, en 1925,

une extension fut construite en style géorgien. Les impressionnistes de la collection Wertheim et les Américains du XIX^e siècle sont largement représentés. Au second étage, le local de la fondation Reisinger est riche d'œuvres du début du XX^e siècle de peintres nordiques.

Le haut lieu culturel de la Nouvelle-Angleterre est le **Museum of Fine Arts** de Boston, comparable par sa taille et sa diversité au Met de New York ou à l'Art Institute de Chicago. Une souscription de fonds privés en 1870 permet dès le 4 juillet 1876, pour le 100^e anniversaire de la nation, la création d'un musée municipal. Mais le bâtiment, rempli des achats avisés de trusts et des legs d'importants mécènes, se révèle vite insuffisant. Vers 1890, Frederik Olmstedt réalise comme à New York (Central Park) un vaste espace vert dans la prairie de Fenway, au sud de la ville, pour y placer des édifices culturels. On y installe en 1909 le nouveau musée des Beaux-Arts, en style néo-classique, aussi vaste que le Louvre. Deux extensions modernes enrichissent depuis peu l'ensemble monumental. Pour les expositions temporaires, l'aile Ouest (1984), avec sa longue galerie de verre, est de Ieoh Ming Pei (l'architecte de la pyramide du Louvre). On vient d'inaugurer fin 2010 l'aile Est, due à Norman Foster, pour abriter l'art des Amériques (objets d'art et décors des pré-Colombiens à l'art contemporain).

Le Fine Arts comporte dix départements avec des fonds d'art antique et asiatique de premier ordre (la plus importante collection japonaise au monde hors de l'archipel). Mais c'est surtout la peinture occidentale qui retient l'attention. On retrouve Fra Angelico, Van der Weyden et Paul Rubens. Les donations des mécènes complètent les premières acquisitions d'un comité très éclairé – qui alla jusqu'à Barbizon solliciter Jean-François Millet alors peu reconnu, avant même le succès des impressionnistes ici largement représentés. *L'Exécution de Maximilien* d'Édouard Manet voisine avec *La Japonaise* de Claude Monet, *Danse à Bougival* d'Auguste Renoir avec le *Facteur Roulin* de Vincent Van Gogh. Il y a surtout le chef-d'œuvre de Paul Gauguin : *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* (1897). La très riche collection américaine inclut John Copley (*Paul Revere ; Watson et le requin*), Mary Cassatt, John Singer Sargent (*Les Filles d'Edward Darley Boit*), Edward Hopper (*Drug Store*). Le double portrait du couple Washington par Gilbert Stuart (1796) inspira l'effigie imprimée sur le dollar. Vers 1920, Sargent réalise la grande fresque murale pour la rotonde. Dans la section contemporaine, on peut aussi apprécier le plus grand ensemble des variations abstraites des peintures "coulées" de Louis Morris (de 1954 à 1962).

QUATRE PEINTRES EN NOUVELLE-ANGLETERRE

John Copley (1738-1815) réalise les portraits des notables bostoniens qui deviennent les héros de l'indépendance comme Revere (1772) ou Hancock (1765). Ce dernier commande la représentation de son ami Samuel Adams montrant la charte octroyée par le roi Guillaume à la colonie du Massachusetts (1772). Les figures, méticuleusement représentées avec leur statut, sont inscrites dans le cadre de l'environnement quotidien. Paul Revere est montré avec ses outils de graveur mais aussi une théière qui évoque le contexte politique.

À peine installé dans sa propriété de Beacon Hill, Copley préfère pourtant partir en Angleterre au moment du soulèvement. En 1774, il décide de se fixer à Londres où il retrouve Benjamin West. Il restera fidèle à la monarchie. George III le fait membre de la Royal Academy en 1779. Son œuvre s'oriente alors vers la peinture de genre et de scènes d'actualité. Le célèbre *Watson et le requin* (exposé à Londres en 1778 et la seconde version au Fine Arts Museum de Boston) est devenu une icône américaine (un matelot sauvé par ses amis dans le port de La Havane alors qu'un requin lui a arraché un pied). Exprimant héroïsme et épouvante, la composition dynamique anticipe sur *Le Radeau de la Méduse* de Géricault. Avec *La Mort du major Peirson* (1784, Londres), héros britannique de la victoire contre les agresseurs français à Jersey en 1781, Copley prend alors nettement parti contre les indépendantistes. Il reste considéré comme le meilleur peintre classique de l'époque coloniale.

Winslow Homer (1836-1910). Formé comme lithographe à Boston, il dessine des scènes contrastées et animées pour le *Harper's Weekly* de New York après 1859. Il illustre habilement la guerre de Sécession à laquelle il participe en 1862, en interprétant des photos. En 1866-1867 il découvre en Europe les (futurs) impressionnistes qu'il imite (*La Partie de croquet*, Chicago). À Londres, en 1881-1882, il développe surtout l'aquarelle.

C'est de retour à Portland, après 1883, dans son atelier de Prout's Neck face à l'océan, qu'il réalise ses chefs-d'œuvre où se manifeste la puissance grandiose des éléments déchaînés. Dans cette ambiance, la représentation réaliste des pêcheurs et des marins prend une allure héroïque (*Nuit d'été*, *L'Orage*, *La Corde de sauvetage*). Ses séjours dans les Caraïbes apporteront à son œuvre une note exotique. Il aura une grande influence notamment sur la famille Wyeth.

John Singer Sargent (1856-1925). Élève de Léon Bonnat, il étudie à l'école des Beaux-Arts de Paris (1874-1878) où il fréquente Claude Monet et Gabriel Fauré. En 1879, il a le coup de foudre pour l'Espagne, dont les peintres l'influencent de façon décisive.

Sargent est surtout connu pour son habileté dans les portraits, caractérisés par un style sophistiqué, une virtuosité visuelle et une certaine audace théâtrale (Auguste Rodin, John Davison Rockefeller, Robert Louis Stevenson, ou les présidents Theodore Roosevelt et Thomas Woodrow Wilson). En 1884, le portrait de M^{me} Gautreau (au Met à New York) fait scandale à Paris (teint pâle, décolleté audacieux, air arrogant) ; à Londres, il devient l'ami d'Isabella Gardner, qu'il représente. Installé à Boston en 1888, il y réalise plus tard de grandes peintures murales : Public Library et Fine Arts de Boston, ainsi qu'à Harvard et Cambridge. En 1918, revenu en Europe à la fin de la guerre, il y exerce une fonction de peintre officiel. Il se disait "Américain né en Italie, formé en France, ayant des allures d'Allemand, parlant comme un Anglais et peignant comme un Espagnol". Son œuvre importante et cosmopolite (environ 900 toiles) relate aussi ses voyages à travers le monde, de Venise au Moyen-Orient.

Edward Hopper (1882-1967) est né à Nyack sur l'Hudson. Marqué par l'esprit du puritanisme et formé par l'anticonformiste Robert Henri, il est d'abord illustrateur. Après trois voyages en Europe (1906-1910), il revendique un "art américain" original. Exposé à partir de 1920, il est présenté en 1933 au MoMA. Il s'installe alors avec Jo, son épouse et modèle, dans une villa du cap Cod et mène une vie calme émaillée par des voyages au Mexique entre 1943 et 1950. Apprécié à la biennale de Venise en 1952, il connaît un succès tardif au Whitney Museum en 64 (à 82 ans !).

À contre-sens de l'abstraction dominante, il propose un arrêt sur image dans un cadrage décalé où l'on surprend des personnages solitaires, engourdis et inaptes à la communication. Proche du cinéma néoréaliste (Michelangelo Antonioni, Wim Wenders), il annonce l'hyperréalisme froid des années 1970 (Richard Estes ou Eric Fischl).

Ambiguïté des archétypes, figuration insolite. Le décor urbain révèle le malaise des figurants : silence et immobilité dans la lumière crue ; pas de rencontre ni d'échange dans un temps suspendu... Quand la vue se détourne des "immeubles", l'horizon reste mystérieux, impénétrable. Et la prolifération sauvage de la nature montre qu'on n'a jamais fini de s'y installer ou de la maîtriser.

